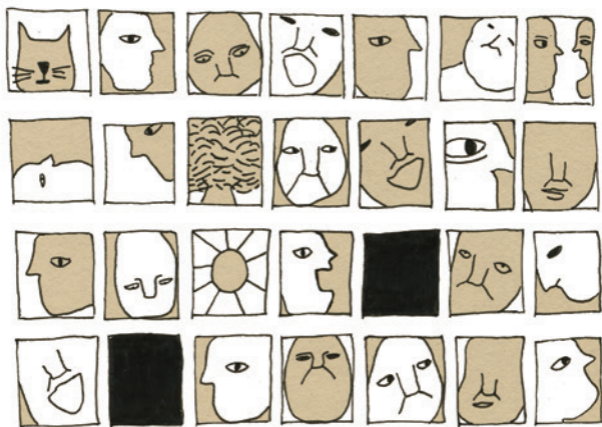


CAVALIERS DU VENT



Cavaliers du vent



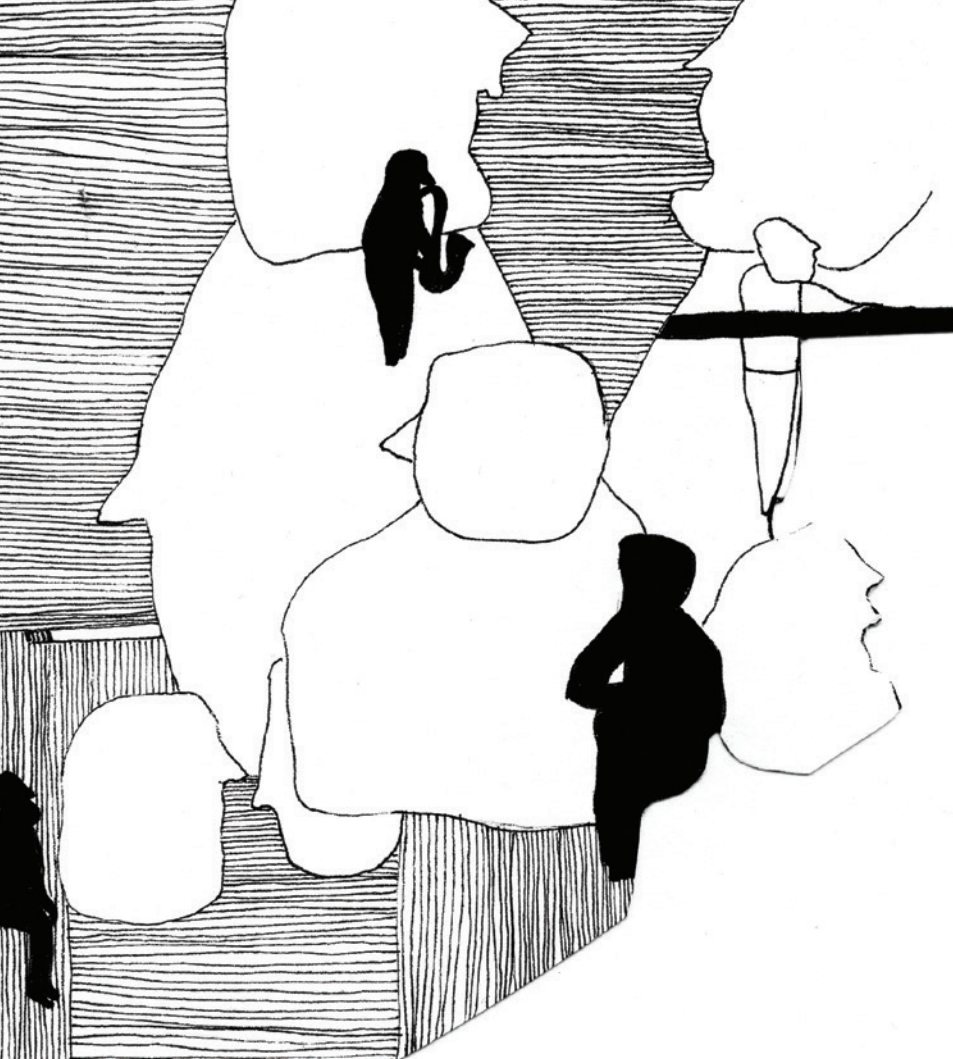
Je n'ouvre pas les yeux, pas encore. J'ai le temps. Quelques notes se faufilent entre les planches du parquet. C'est l'hiver sur le Salève. Je sens le poids de mon corps, mon dos sur les draps propres, la lumière sur mes paupières et mes joues chiffonnées. Il fait bon sous la couverture. Une odeur de café flotte dans l'air. Les murs grincent sous l'effet du vent. En bas, la musique s'interrompt. Je ne distingue pas ce que disent les voix, mais je sens qu'elles ne sont pas d'accord. Quelqu'un éclate de rire. La musique reprend. J'ouvre les yeux.

Notre histoire commence il y a une vingtaine d'années, au Café du Soleil, une vieille ferme transformée en bistrot coopératif, dans les Franches-Montagnes, quelque part en marge de la Suisse, parmi les chevaux et les sapins. On adorait quand nos parents s'y retrouvaient pour boire des verres et refaire le monde.

S'il faisait beau, on pouvait jouer au foot sur la terrasse. À la nuit tombée, on s'entassait dans la petite salle, derrière la cuisine, pour mater des films pas de notre âge.

L'ancienne patronne des lieux, ses kilos en trop et ses jurons de charretier, délaissait parfois ses casseroles pour regarder un feuilleton.

Je crois qu'elle aimait bien qu'on lui tienne compagnie. Quand elle avait trop bu, il arrivait qu'elle nous embrasse en riant et pleurant en même temps. À l'époque, on ne comprenait pas pourquoi.



Dans tous les villages, il y a des bandes. Nos vieux faisaient partie des libertaires culturo-gauchistes, mi-bobo, mi-alcooliques. Nous, nous étions les «fils de», qu'un peintre anarchiste picotait de sa barbe et gratifiait d'un «putain, t'as encore grandi, toi!» avant de tirer sur sa clope. Ça fumait sec à l'intérieur. Ça riait fort et ça acclamait les jazzmen de passage, leurs transes de notes en éruption, d'un solo à l'autre. En général, c'était des Américains ou des Suisses-allemands. Personne ne faisait la différence entre les deux, sauf que les Américains exhibaient un sourire d'outremer, jouaient mieux du saxophone et restaient encore longtemps après le concert, à boire des coups à la table ronde. La musique était partout. Dans les bastons verbales entre réformistes et révolutionnaires. Dans les utopies mal formulées des philosophes de circonstances. Et même dans le silence des accoudés du bar.

De ces clochards célestes de notre enfance, la plupart sont morts: cancer, alcool, problèmes de cœur, suicides; les autres se sont assagis ou ont tourné casaque. Bientôt, il fut interdit de fumer à l'intérieur ou de faire trop de bruit sur la terrasse au-delà des 22h réglementaires.

Un décor est posé. Je ne sais s'il est fidèle, mais il nous a façonnés au gré des souvenirs d'enfance.

La musique, elle.
La musique.



La ferme du Gatillon est une vieille bâtisse aux murs de pierres brutes. Une rivière coule en contrebas et un fer à cheval est cloué sur la porte d'entrée. Quand on l'ouvre, une odeur de fumée plane dans la cuisine. Il y a des fauteuils autour de l'âtre, et une longue table en bois. Mille recoins échappent encore au regard curieux.

Dans les vastes chambres du deuxième étage, le plancher craque sous nos pieds. Quelques mouches mortes ornent le rebord des fenêtres. Au premier étage, une bibliothèque propose, en vrac: des ouvrages de Jean Ziegler, une biographie de Bakounine, des bandes-dessinées de Calvin et Hobbes, la Bible, les contes des Mille et Une Nuits, un texte de loi sur la justice pénale et militaire, une encyclopédie des plantes de montagne, Le Droit à la paresse de Lafargue et l'Almanach du Vieux Savoyard. D'anciens numéros de Charlie Hebdo prennent la poussière dans un carton. Au rez-de-chaussée, la pièce du fond accueille micros et instruments, tandis que la cage d'escalier fait office de régie, dans une jungle de câbles.

La maison semble s'être soustraite au passage du temps. Une dizaine d'amis s'y est donné rendez-vous parmi les cendres de janvier. Il y a des musiciens, un ingénieur du son, un photographe, une réalisatrice, une illustratrice, un écrivain, et un cuisinier.

Je descends les deux étages qui me séparent de la salle commune. Benoit—que tout le monde appelle Gérard—est penché sur son ordinateur. Prosper me tend un café. Un feu brûle dans la cheminée.

Mehdi dort encore. Un bouquin de Kerouac traîne sur un fauteuil défoncé. Émilie trie ses vidéos. Elle souhaite aller filmer les poules à l'extérieur, tant qu'il fait beau. La lumière du soleil est rare au mois de janvier. Elle porte un pull blanc et noir, en laine. À l'époque, sa mère l'avait tricoté pour son père.

Les autres travaillent sur un nouveau morceau dans la pièce du fond. Robin bouscule Félicien avec bienveillance. Il sourit souvent. On voit ses dents, légèrement écartées. Il colle affectueusement sa guitare contre son oreille lorsqu'il termine un solo.



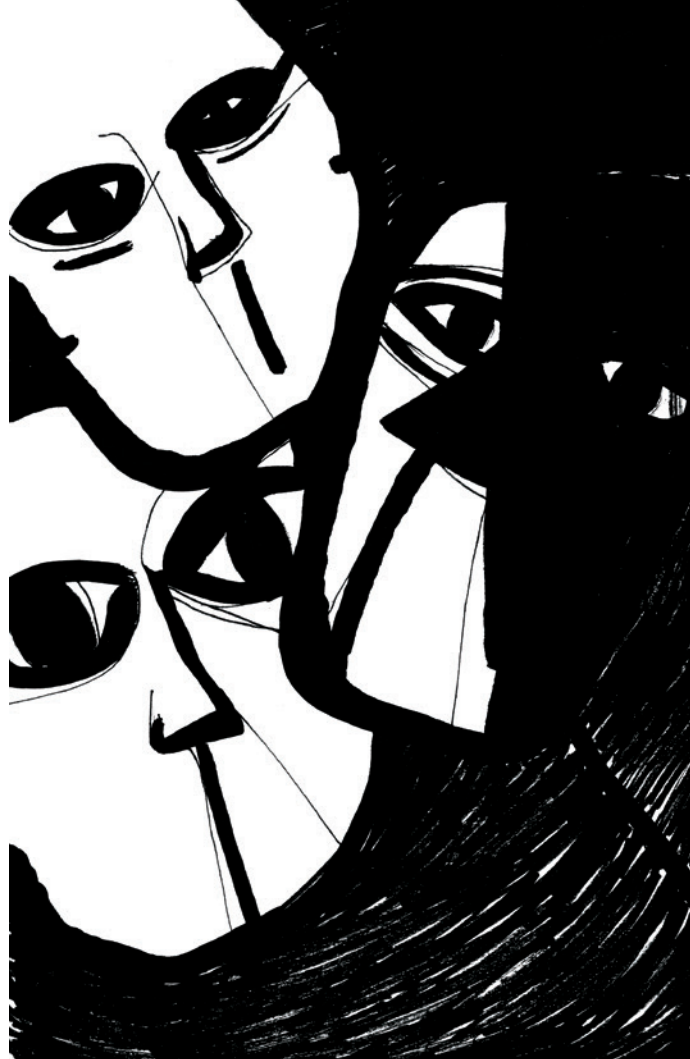
Sur son conseil, Félicien s'efforce de modifier sa manière de chanter. Simon est caché derrière un matelas, afin que le micro de la contrebasse ne capte pas la batterie. Il marque le tempo du menton. Nelson, le batteur, trouvait le son des maracas un peu agressif. Il en a remplacé les billes par des lentilles bio.





Il y a comme une fébrilité dans les premiers enregistrements, et la volonté de trouver son rôle. Au fil des jours, une harmonie s'instaure. Nos journées ne sont pas planifiées; elles se font et se défont au gré des envies musicales. La vie qu'on insuffle dans les chansons est un reflet de la manière organique dont pulse le temps, là-haut, si loin du monde. Notre quotidien est traversé d'un souffle de feu. D'une impatience.

Le soir, on boit, trop, évidemment. Les braises et le pinard tiennent la nuit à distance. On s'invente des galaxies parallèles. Il y a de la crasse au creux de nos cernes. Tout est en flux mouvant, prêt à être réinventé. Les textes et les mélodies sont bousculés et mis en doute. Dans l'échange des sensibilités, chacun sort de ses certitudes.





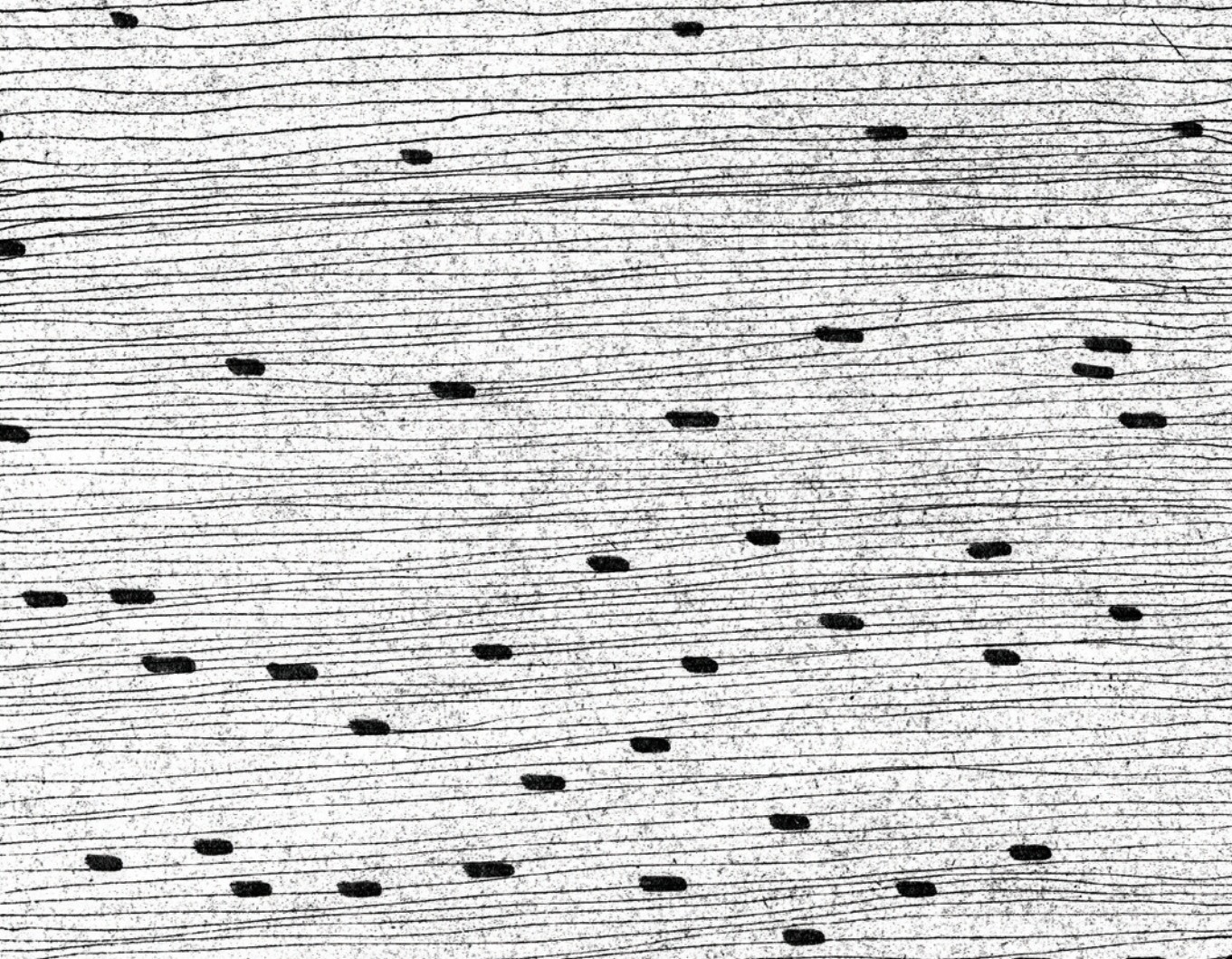


Ballet des flammes, des femmes, des guitares et des hommes, que la conscience de faire naître un nouvel univers électrise. La plupart des titres sont enregistrés en une seule prise. Nous jouons, dessinons, écrivons, tous ensemble, dans la même pièce. Félicien n'est que rarement seul lorsqu'il chante. Il trace des formes en l'air avec ses mains. Même quand ils ne jouent pas, certains restent là, ombres silencieuses, dans un coin de la salle. Il me semble qu'on peut ressentir leur présence dans l'enregistrement. Chaque bruit a sa dignité propre. Chaque imperfection, sa place dans la musique.

L'improvisation est au cœur de notre désir de capter la vie. Le provisoire, souvent, sera définitif. Nous le savons, et cela imprime à nos jeux un sérieux et une gravité d'enfant qui ne croit pas que son château de sable puisse être jamais avalé par la mer.

Dans ces moments-là, créer avec les autres n'est pas un choix. Est-ce qu'un arbre choisit de ne pas brûler si la forêt est en feu? Les morceaux nous échappent, imposent leur dramaturgie propre, leurs failles et leurs faiblesses. Révèlent leur éclat caché, aussi.

Inconsciemment, peut-être sommes-nous à l'affût d'une sorte de magie, celle qui redonne le sens de vivre dans un monde indifférent. Mais nous n'y pensons pas.





Youmna a convoqué le savoir-faire de son pays d'origine: houmous, kefta, halloumi, salade de fèves, boules au yoghourt jonchent la table du banquet. Les galettes cuisent lentement sur une pierre du foyer. Prosper termine la friture des falafels. Soudain, la porte s'ouvre. Dans une bourrasque d'air frais, Mehdi surgit du dehors, accompagné de deux voisines, Adeline et Vanya. Ils arrivent juste à temps pour manger.

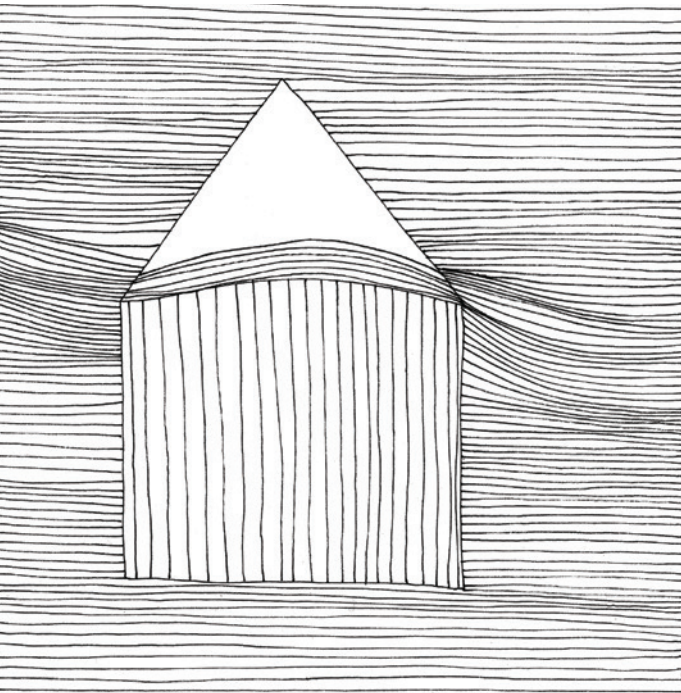
Après le repas, les discussions s'engagent par petits groupes. Gérard et Mehdi écoutent des morceaux, en se les commentant mutuellement. Leurs yeux scintillent, tandis qu'ils se disputent l'autorité en la matière. Chloé suit la conversation d'une oreille, tout en esquissant des motifs abstraits dans un cahier. Elle sourit parfois à leurs blagues. Youmna lit dans son fauteuil, au coin du feu. Son visage est détendu. À côté d'elle, Vanya s'est endormie. Une paire de mocassins en cuir repose à ses pieds. À table, les échanges sont animés. Prosper et Adeline parlent d'une expédition artistique au Spitzberg, pendant que la scène musicale suisse est passée au crible fin par Simon et Félicien. Le feu ronronne. Sur le carambole abandonné s'entrechoquent quelques fantômes rougeoyants. Pour attiser la flamme, on peut souffler dans un long tube en bois. En cet instant, il me semble que nos vies suspendues dureront toujours.

Hier, France Gall est morte.





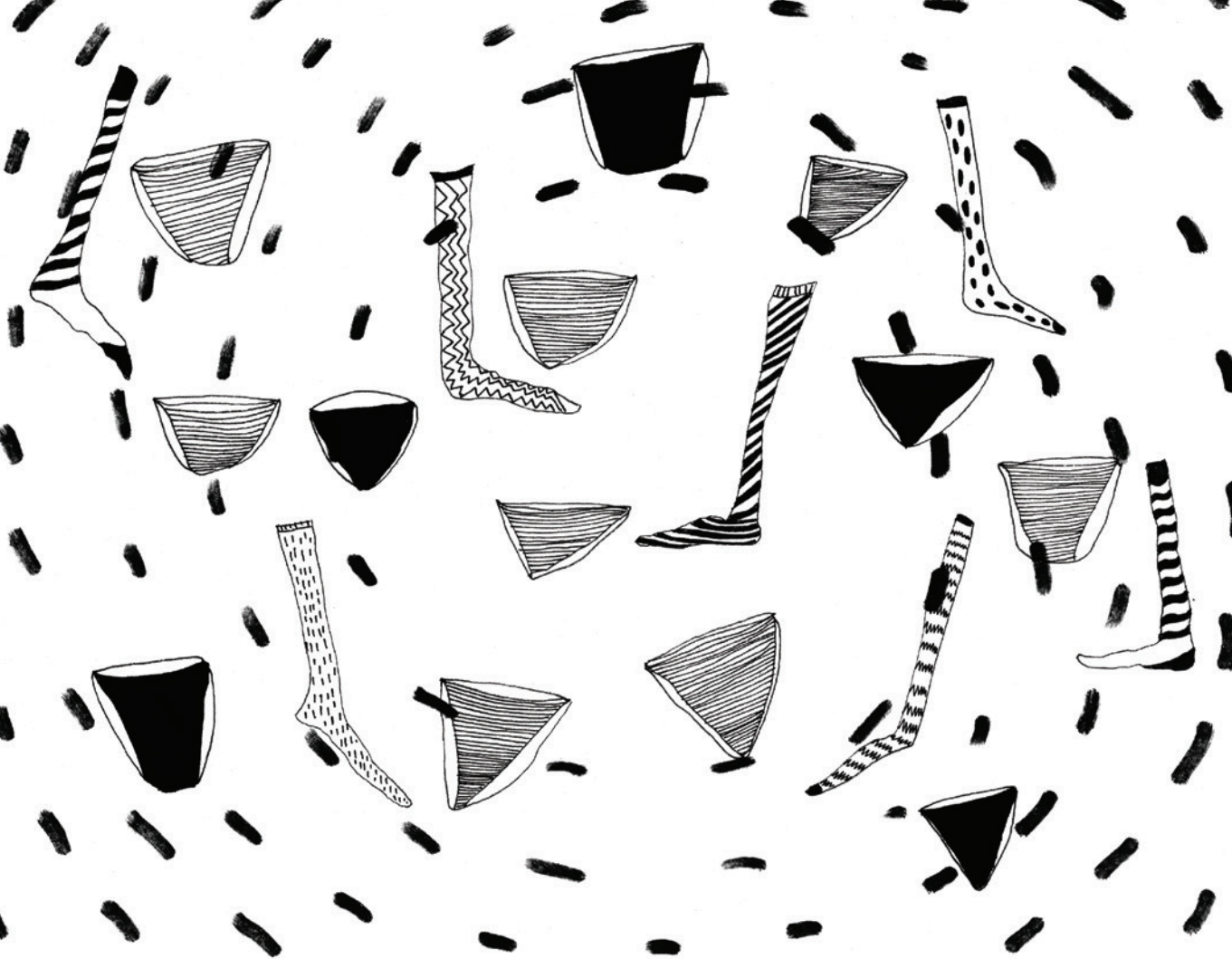
Je connais Félicien depuis plus de vingt ans. À force de le côtoyer, je me suis mis à apprécier en lui cette volonté animale d'agir, de bouger, de créer. Je crois qu'il guette inlassablement une image qu'il sait avoir au fond du regard, mais qui ne se dévoile que par intermittence. Si cela implique de rester concentré, pendant des heures, sur une seule ligne, sur un seul mot, il attendra. Patiemment. Jusqu'à ce que ce mot, cette ligne, enfin, sonne comme une évidence.



Pendant dix-huit mois, nous nous sommes régulièrement retrouvés pour écrire dans des environnements singuliers: maison dans les bois, ferme isolée dans la neige des montagnes, dérives urbaines, ou résidences d'artistes. Nous partagions nos errances avec Bukowski, Vian, Smith, Giauque, Cohen, Richard ou Dylan.

Il y a eu ces quelques jours passés dans la cabane d'un ami, au bord d'une rivière sauvage. C'était l'automne et notre première session d'écriture. En se levant, le matin, il fallait d'abord fendre du bois pour le feu. Un billot était posé derrière la maison. Je portais un gros pull, un bonnet et de solides chaussures de marche. De la buée sortait de ma bouche. L'effort de lever et d'abattre la hache me réchauffait. Parfois, un héron survolait la rivière en contrebas, majestueux. Puis je rentrais, et j'écrivais. Jamais plus je n'ai retrouvé cette sensation d'être un bûcheron-poète qui regarde se perdre les hérons dans la brume.





Robin ramasse sa lessive. Il trie ses chaussettes et, d'un geste impérial, empile ses slips propres sur son genou. Pour le morceau suivant, il nous demande d'écrire une valse en moins de trois heures. La chanson s'appellera « avant l'aube ».

Elle est enregistrée le soir même. Au cœur de la nuit, tout le monde se presse en régie pour poser les voix du chœur. Comme il n'y a pas beaucoup de place, certains doivent s'asseoir sur les marches de l'escalier. Gérard tient un micro à bout de bras. Je regarde ces visages familiers. Notre seule source de lumière est une petite lampe à abat-jour, vers la porte. La silhouette de Prosper se découpe dans l'embrasure. Nos traits sont lacérés d'ombres, leurs dessins exacerbés. Robin et sa tignasse ébouriffée. Les yeux brillants de Félicien, des yeux de chat. Je ferme les miens pour chanter. Je perçois la chaleur des corps. Celui de Simon. Celui de Chloé. Le mien.

À cet instant, je saisis enfin pourquoi nous sommes là. Tout cela, cette logistique, cette organisation interminable, ces mois passés à rassembler des fonds, à écrire des dossiers, à composer, à douter, à craindre le jugement des autres, et puis ce grand bric-à-brac d'individus, cette absurde retraite dans une ferme lointaine, oui tout cela prend subitement à mes yeux un sens qui dépasse l'accomplissement d'un simple acte artistique.

Ce soir, si nous sommes en train de chanter ensemble dans la lumière tremblante de la régie, c'est parce qu'il y a un feu caché en chaque être humain. C'est parce que nous sommes fakirs de pacotille aux écorces de charbon. C'est parce que nous sommes condors ou roses de granite, traversés de part en part par une histoire qui nous dépasse. C'est parce que nous sommes les enfants du soleil, qui se brûlent les ailes à la poursuite d'une liberté fantasmée. C'est parce que nous sommes les effleure-feux aux caresses brûlantes. C'est parce que nous sommes les cavaliers du vent.

Ne fût-ce que pour une semaine, au cœur de l'hiver.



Merci à

Mehdi Benkler, Chloé Donzé, Félicien «LiA» Donzé, Benoit Erard (dit Gérard), Simon Gerber, Robin Girod, Emilie «Zoé» Péleraux, Nelson Schaer, Prosper Thon, Anissa Cadelli, Youmna Lauraux, Adeline et Vanya pour la vraie vie.

Denis Chaignat
pour les hérons du bord du Doubs.

Nathalie et Marc Diserens,
pour le pain chaud
et les lumières dans la neige.

Sophie Mentha
pour son tisonnier argumentatif.

Léaz Riedweg
pour le prêt du bureau.

Patricia Riedweg
pour avoir cherché à comprendre quelles
pièces manquent au grand tigre blanc.

Cet ouvrage raconte la genèse de l'album «Des feux des fous»
(Cheptel Records, 2019), du chanteur Félicien LiA.

Texte de Jérémie Steiger
Illustré et mis en pages par Chloé Donzé / chloedonze.com
Avec les photos de Mehdi Benkler / mehdibenkler.tumblr.com

Imprimé en 2019 chez Roos SA à Crémone



UNTEXTE DE
JÉRÉMIE STEIGER
ILLUSTRÉ PAR
CHLOÉ DONZÉ
AVEC DES PHOTOS DE
MEHDI BENKLER